

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Faire l'événement! Facile à dire...

Adrien Thério

Number 24, Winter 1981–1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40196ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Thério, A. (1981). Faire l'événement! Facile à dire.... *Lettres québécoises*, (24), 9–9.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Faire l'événement ! Facile à dire . . .

Je n'ai pas assisté au premier congrès de l'Union des Écrivains québécois qui a eu lieu du 15 au 17 mai à Sainte-Marguerite Station, dans les Laurentides. J'avoue que, même si je ne suis pas fait pour les réunions d'aucune sorte, j'ai un peu regretté de n'avoir pas pris part aux débats de certains ateliers qui, d'après les échos que j'en ai eu, n'ont pas manqué d'intérêt.

Le sujet de discussion dans l'un de ces ateliers était le suivant : « Les écrivains et les médias ». On se demandait, sous la conduite de Guy Cloutier, quelle était la place des écrivains dans les médias. On n'a pas besoin, évidemment, de s'interroger pendant des heures, à ce sujet, pour savoir que cette place, elle est à peu près nulle. Nos principaux journaux consentent à parler des écrivains, dans un cahier de fin de semaine mais on ne leur donne pas plus d'espace qu'il ne faut. Et cet espace n'a certainement pas augmenté, depuis dix ans, en fonction de l'augmentation du nombre de nos écrivains ni de la qualité de ces écrivains.

Il y a deux ans, l'Union des Écrivains québécois faisait campagne pour que les stations de télévision québécoise mettent un programme d'au moins une demi-heure à la disposition des écrivains. Radio-Québec s'est laissé convaincre et a chargé Roger Baulu d'animer ce programme. Il faut dire que le programme manquait d'originalité. Baulu, assis dans un fauteuil, au studio de Radio-Québec, posait quelques questions quelquefois à des écrivains mais aussi souvent à des gens qui étaient loin d'être des spécialistes du livre québécois. Tout cela manquait de vie ! On comprend pourquoi le programme n'est pas revenu à l'antenne l'an passé. Ce n'est pas un quidam assis dans un fauteuil qui nous dit qu'il a lu tel livre, ou qu'il a entendu dire qu'un tel a publié tel livre, qu'il faut pour animer un programme pareil. C'est un directeur qui connaît le monde des écrivains, qui s'adjoindra trois ou quatre bons interviewers munis des équipes de caméramen qu'il faut pour aller voir les écrivains chez eux. Qui s'adjoindra aussi deux ou trois lecteurs qui savent mettre un texte en relief.

De toutes façons, les directeurs de nos grandes antennes ont décidé que les écrivains à la télévision, ça ne pouvait que leur faire perdre de l'argent. Et l'Union des Écrivains québécois semble avoir perdu l'idée de les convaincre du contraire. Bon, n'en parlons plus ! Nous n'aurons pas de programme ni à Radio-Canada, ni à Radio-Québec, ni à Télé-Métropole.

Revenons à cet atelier où on avait invité Denise Bombardier qui a fait remarquer à ses auditeurs, au moment où l'on parlait d'émission littéraire à la télé, qu'un bon écrivain n'est pas forcément un bon communicateur, que les éditeurs québécois manquent de planification et enfin que la parution des livres, au Québec, se fait avec beaucoup trop de discrétion. Il faut créer l'événement, dit-elle.

Il est bien possible que nos éditeurs manquent de planification. Je crois, cependant, que le jour où ils apprendront que les médias les prennent au sérieux, ils mettront un peu, beaucoup plus d'énergie à planifier. Qu'on accuse les éditeurs, je veux bien, mais qu'on accuse d'abord les médias qui se fichent éperdument des éditeurs d'ici.

Il est possible aussi qu'un bon écrivain ne soit pas un bon communicateur mais qu'est-ce qui empêche un bon interviewer d'y mettre un peu plus d'astuce et d'inventer son petit drame pour mieux capter l'auditeur ?

Venons-en maintenant à cette belle phrase : il faut créer l'événement ! Je voudrais bien qu'on m'explique comment les éditeurs d'ici vont pouvoir créer l'événement, chaque fois qu'il publie un livre ? Pour créer l'événement, il faut de l'argent ! Et il n'y a que les livres de recettes, ici, qui font leurs frais. Si nous étions cinquante millions de Québécois, je crois que plusieurs éditeurs sauraient soudain créer l'événement. Ils sauraient que les milliers de dollars dépensés pour créer l'événement pourraient leur en rapporter dix fois plus. La seule façon de créer l'événement autour d'un livre ou d'un écrivain ici, c'est la télévision. Et Denise Bombardier

devrait savoir que, à cet endroit, la route est barrée.

En somme, si je lis bien le compte rendu de cet atelier, j'en viens à la conclusion que Denise Bombardier a réussi à convaincre son auditoire que si les médias au Québec se préoccupaient si peu des livres et des écrivains, c'était d'abord et avant tout la faute des écrivains. J'ai l'impression aussi que l'auditoire l'a crue. Pourtant, c'est le contraire qui est vrai. Si les écrivains, au Québec, font si peu l'événement, c'est tout simplement parce que ceux qui mènent la barque, dans les médias, même s'ils nous assurent qu'ils aiment les livres et les écrivains qui les font, les prennent en leur cœur et conscience pour des minus habens, des moins que rien dont la société ferait bien de se débarrasser. Cela leur permettrait de continuer leur spectacle avec la bonne conscience des gens qui n'ont rien à se reprocher.

Mais, si ces gens-là avaient un tout petit peu de conscience, ils devraient bien s'avouer que les écrivains ont aussi droit à la télévision que les joueurs de hockey ou les politicologues. Pour les en convaincre, il faudra qu'on les pende sur la place publique. Ils savent bien qu'aucun écrivain n'osera jamais s'offrir ce spectacle. C'est donc en toute quiétude qu'ils peuvent continuer leur petit jeu, parler de culture et de ceux qui la font, faire croire que c'est leur première préoccupation.

L'ère du mépris se renouvelle sans cesse !

Adrien Thério